

**nos  
GÉANTS****ÉMILIE GAMELIN  
(1800-1851)**

---

*Hamza Tabaïchout*

**« S’il s’agissait ici d’attirer la faveur publique sur cette digne et généreuse dame, nous essaierions de faire ressortir la beauté de son dévouement et nous dirions surtout que les effets de sa sollicitude pour l’humanité souffrante ne se renferment pas dans l’enceinte de sa maison. »**

**Cet hommage, qu’on retrouve dans L’Aurore des Canadas du 25 août 1840, saisit particulièrement bien l’œuvre de la figure historique dont je veux vous parler.**

**C’t’une femme de terrain ayant dédié sa vie aux laissés-pour-compte. Une grande dame au cœur des enjeux de son époque. C’est une religieuse profondément attachée aux valeurs humanistes du christianisme.**

**Émilie Gamelin.**

*Générique*

Le 7 octobre 2001, à la place Saint-Pierre, Émilie Gamelin est béatifiée par le pape Jean-Paul II.

Le Vatican lui reconnaît un miracle, celui d’avoir guéri un malade atteint de leucémie durant la première moitié des années 1980... soit plus de 100 ans après sa mort, en 1851.

Loin de moi l’idée de nier ses prodiges d’outre-tombe, mais permettez-moi plutôt de vous raconter les immenses réalisations qu’on lui doit de son vivant.

Marie-Émilie-Eugène Tavernier voit le jour à Montréal le 19 février 1800.

Les Britanniques ont conquis la Nouvelle-France il y a 40 ans. Le Bas-Canada existe seulement depuis une dizaine d’années.

La colonie, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, souffre d'une situation économique difficile, provoquée notamment par le déclin du commerce des fourrures.

Heureusement, la petite Émilie grandit au sein d'une famille qui, sans être particulièrement aisée, échappe à la misère qui ronge l'époque. Certains membres de sa famille sont aussi liés à la bourgeoisie canadienne-française, un capital social précieux pour développer son œuvre.

Malheureusement, Émilie perd sa mère à l'âge de 4 ans et son père à 14 ans. Elle est élevée par sa tante, puis par son frère.

La jeune Émilie étudie au pensionnat des sœurs de la congrégation de Notre-Dame, où elle apprend les bases de la lecture et de l'écriture.

Dans cet établissement, qui compte former des « bonnes chrétiennes et des ménagères accomplies », elle suit également des cours de religion en plus d'être initiée à la broderie et à la couture.

À 23 ans, Émilie Tavernier épouse Jean-Baptiste Gamelin, un commerçant de pommes et de cidre de 27 ans son aîné. Discret et généreux, il partage ses valeurs de compassion et de charité.

Mais le malheur frappe encore.

En l'espace de quelques années, la maladie emporte ses trois enfants et son mari.

Elle se retrouve seule à 27 ans.

Très croyante, c'est sa foi qui l'aide à se relever.

Plutôt que de broyer du noir, Émilie Gamelin décide de se consacrer aux autres.

Sous les conseils de monseigneur Lartigue, l'évêque auxiliaire de Montréal, qui est aussi son protecteur et son conseiller, elle rejoint ses premières associations de bienfaisance : la Confrérie du bien public et l'Association des Dames de la charité.

Le capitalisme s'impose au XIX<sup>e</sup> siècle et n'a rien à faire des marginaux et des pauvres.

Dans une métropole gangrenée par la misère, c'est à ces laissés-pour-compte qu'Émilie Gamelin se consacre entièrement : les miséreux, les aînés, les malades, les veuves et les orphelins.

En 1830, elle ouvre un premier refuge pour femmes âgées et infirmes, à Montréal, au coin de Saint-Laurent et de Sainte-Catherine. L'année suivante, elle manque déjà d'espace : Émilie Gamelin déménage dans une nouvelle maison, sur la rue Saint-Philippe, où elle vit avec ses 15 pensionnaires.

Dans les années suivantes, les épidémies frappent de plein fouet Montréal et Émilie en a plein les bras.

Sa réputation de bienfaitrice est grandissante. Elle est d'ailleurs l'une des rares à obtenir la permission de visiter les prisonniers politiques des rébellions de 1837-1838, une insurrection à laquelle participe son propre frère.

En 1840, Ignace Bourget devient évêque de Montréal.

Il veut consolider l'influence du clergé en développant les institutions charitables dans la métropole. Il s'appuie sur l'œuvre d'Émilie Gamelin pour fonder une communauté religieuse. Fonder une congrégation n'a jamais été son rêve... Elle hésite à se joindre au projet.

Mais Émilie Gamelin est prête à tout pour poursuivre et étendre son action caritative.

Le 29 mars 1844, les Sœurs de la charité de la Providence obtiennent le statut canonique.

Émilie Gamelin devient supérieure de la congrégation.

Il s'agit de la première communauté religieuse canadienne-française fondée depuis la Conquête, qui devient un pôle incontournable de l'action sociale à Montréal.

Les Sœurs de la Providence fondent de nombreuses institutions durables, notamment des asiles à Longue-Pointe et à La Prairie. Elles hébergent des femmes pauvres et âgées, des infirmes, des orphelins, ainsi que des dames pensionnaires et des centaines de jeunes élèves. Elles sont aussi au cœur de la lutte contre le typhus en 1847.

Quatre ans plus tard, celle qui fut de tous les combats contre la misère humaine meurt, le 23 septembre 1851, fauchée par une nouvelle épidémie de choléra.

Au moment du décès d'Émilie Gamelin, l'Institut des Sœurs de la Providence compte environ 70 religieuses, qui supervisent sept établissements.

À travers ses miracles d'outre-tombe, peut-être...

À travers l'héritage inestimable d'une véritable pionnière du travail social, certainement !

À travers les institutions qu'elle a fondées et qui lui ont survécu...

Émilie Gamelin est immortelle !

Mais c'est aussi à travers la place qui porte son nom, près de la station Berri-UQAM, sur l'ancien site de l'asile de la Providence.

Un lieu où s'entassent encore aujourd'hui les naufragés de l'humanité, comme pour nous rappeler, 150 ans après sa mort, que la solidarité est toujours aussi nécessaire.

Hubert Proulx

Révision : Marie-Claude Béland, archives historiques, Sœurs de la Providence